

LES VIES DE MARIA

HANNA KRALL

LES VIES DE MARIA

*Traduit du polonais
par Margot Carlier*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original:
Biała Maria

Copyright © 2011, 2017 by Hanna Krall

Première publication par Świat Książki, Varsovie, 2011
Édition augmentée publiée en 2017
par Wydawnictwo Literackie, Cracovie

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2020
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-610-8

Avant-propos

Hanna Krall fait partie des auteurs polonais les plus lus et traduits. De livre en livre, elle a élaboré une écriture particulière (reconnaissable entre toutes), issue du journalisme, mais éminemment littéraire. Elle a en horreur le style fleuri, imagé, trop descriptif, lui préférant des formes courtes, simples, épurées.

Selon la romancière Herta Müller¹, lauréate du prix Nobel de littérature : «Hanna Krall n'impose jamais son point de vue. Elle empile les faits, cumule les situations, créant ainsi une extraordinaire proximité, voire une spontanéité. À croire presque que les événements se racontent d'eux-mêmes. C'est le brio de l'écrivaine : sans faire le moindre commentaire, elle se dissimule derrière chaque phrase par une sorte d'ingérence invisible.»

Le reporter Mariusz Szczygieł trouve pour sa part que Krall a du culot. Dans ce monde tourné vers la communication, bien trop bavard, elle prône l'économie de mots. «Plus la tragédie est grande, moins il faut de mots pour la décrire», dit-elle souvent. C'est une formidable réponse à la question : comment parler de la Shoah ? Lorsqu'on demande à Hanna Krall s'il faut encore lire des récits sur l'extermination des

1. Dans *Der König verneigt sich und tötet*, 2003.

juifs, sa réponse est sans équivoque : « Oui, pour se faire peur. Rien ne se passe une fois pour toutes. Les choses peuvent recommencer. Alors, quand on lit sur la Shoah, on devrait ressentir de la peur, car nul ne peut affirmer qu'il se serait comporté dignement. »

Si fioriture de style, parole superflue et emphase sont à proscrire, alors l'écrivaine a atteint pleinement son objectif avec *Les Vies de Maria*¹. Un livre à l'écriture extrême. Minimaliste, elliptique, ciselée... Rythmée par des silences et des césures. « Tout doit avoir une forme, un rythme, surtout l'absence », dit Hanna Krall, qui s'évertue depuis longtemps à reconstruire le monde disparu des juifs polonais. Mais les témoins directs sont de plus en plus rares, les souvenirs incertains, les mémoires vacillantes, fragmentées... Pour rester au plus près de cette réalité incomplète, comme par mimétisme, son écriture hésite, tâtonne, s'accrochant au moindre détail : un nom, un lieu, un décor, un objet, un geste isolé... Certes, Hanna Krall est avare de mots, mais son récit présente une richesse narrative inouïe, portée par un foisonnement de faits, de personnages, de vies...

Les Vies de Maria sont un livre mosaïque, où une histoire en appelle une autre, un destin en cache un autre... Démêeuse des destinées humaines, la narratrice restitue le passé à travers des bouts de témoignages, des bribes de conversations, des extraits de lettres. Des fragments... Pourtant, ce petit livre aborde des thèmes on ne peut plus vastes et complexes : l'histoire, la politique, la guerre, l'héroïsme et la lâcheté, l'amour et la solitude.

Tout commence par un épisode sous l'Occupation que Krall raconte à Krzysztof Kieślowski, car il a besoin d'un faux témoignage pour son scénario. Une fillette juive (que l'auteure semble si bien connaître) a besoin d'un certificat de baptême. Un couple de Polonais accepte de devenir le parrain et la marraine, puis se rétracte... Mais le cinéaste ne croit pas à cette histoire, pourtant réelle, et en invente une autre. Hanna

1. Il s'agit du premier titre d'une série d'inédits de Hanna Krall à paraître aux Éditions Noir sur Blanc.

Krall part alors à la recherche des protagonistes et reconstitue minutieusement les faits. Elle écrit *Les Vies de Maria*, où se côtoient une multitude de personnages, des inconnus et des gens célèbres : Krzysztof Warlikowski, Krzysztof Piesiewicz, Marek Edelman... Ce sont surtout les anonymes que l'écrivaine met en lumière avec beaucoup d'empathie ; au fil des pages, elle égrène leurs noms tel un mantra : Rachelka, Rywka, Shlomo, Hana, Blumka, Motké, Leïb, Marylka, Sheva...

Juifs, Polonais, Allemands et leurs destins enchevêtrés : l'extermination, les camps de concentration, les procès staliniens, les exécutions sommaires, l'expulsion des Allemands de la nouvelle Pologne populaire ; « un décor banal, typique de l'Europe centrale » de la première moitié du XX^e siècle. Pas si banal que ça, au fond. Car Krall possède un véritable don pour déceler l'insolite. Elle sait observer et écouter. Victimes comme bourreaux, elle laisse parler tout le monde, mêlant leurs voix à la sienne.

Hanna Krall exige beaucoup de ses lecteurs. Elle leur demande de faire travailler leur imagination, de compléter les vides et les silences. Il faut lire son livre avec la plus grande attention. Ne rien laisser échapper, pas un mot, pas une virgule, pour rétablir minutieusement des liens ténus entre les événements et les personnages, éparpillés en filigrane des pages tel un puzzle.

À chacun de se forger sa propre interprétation de cette mosaïque de destinées humaines. Plusieurs grilles de lecture sont possibles, car *Les Vies de Maria* sont un livre ouvert, susceptible de s'enrichir encore d'autres faits et d'autres destins. Un livre sans fin. C'est le postulat même de l'écrivaine.

Margot Carlier

Maria est un service en porcelaine blanche créé par Philipp Rosenthal il y a cent ans.

C'est ce service que l'épouse de J.S. a reçu d'une Allemande expulsée de Pologne à la fin de la guerre. L'épouse de J.S. lui avait donné du lard et du pain pour la route, et l'Allemande lui avait offert ce service en échange.

L'épouse de J.S. est la femme qui a refusé d'être la marraine d'une fillette juive, J.S. n'a pas voulu être le parrain.

Le baptême qui n'a pas eu lieu fait partie du *Décatalogue 8*, le film de Krzysztof Kiesłowski.

J'ai décidé de retrouver J.S. (Pourquoi au juste? Pour le questionner sur le baptême? Il m'aurait sans doute répondu: Quel baptême? Depuis, il a eu d'autres soucis et ne s'en souvient plus. Non, à lui et à son épouse, je demanderais simplement: Comment allez-vous?)

J'ai fini par me procurer leur adresse. La maison existe toujours, dans les territoires recouverts, à l'ouest de la Pologne.

J.S. et sa femme n'étaient plus en vie. Une voisine m'a dit que lui était mort lors de son procès et que son épouse avait fait une chute dans l'escalier de leur appartement (octroyé après l'expulsion d'une famille allemande).

La voisine se souvient bien du couple. Normal! Ils avaient le téléphone et la laissaient passer des coups de fil.

Ils avaient le téléphone parce que J.S. était officier de la Sécurité publique, a-t-elle précisé.

La Sécurité? Alors, il faut chercher à l'Institut de la mémoire nationale.

En étudiant le dossier de J.S., j'ai découvert qu'il s'occupait de l'expulsion de la population allemande, qu'il avait fait la connaissance d'un comte allemand, Eryk von Z., artiste peintre, et que les deux hommes s'étaient liés d'amitié.

Je devais donc me renseigner sur ce peintre.

Il avait une fille prénommée Gizela, que connaissait une certaine Julianna; chef de chantier, cette dernière avait rénové le toit de la maison de la comtesse.

Quelques informations sur Julianna s'imposaient.

L'artiste peintre avait un cousin, un comte aussi, qui était l'ami de Milena Jesenská, celle de Kafka. Quelque chose sur Milena et aussi sur l'autre von Z.

Après l'officier polonais de la Sécurité publique, les comtes allemands et la Tchèque Milena, le tour est venu de Krzysztof Kieślowski. Rien d'étonnant, du reste: il intervient toujours lorsque je manque d'inspiration pour terminer un livre.

Cette fois-ci, il m'a envoyé deux lieutenants. Il adorait ce genre d'histoire; après *La double vie de Véronique*, pourquoi pas un lieutenant et son double?

Il me fallait quelque chose sur ces deux lieutenants...

Et ainsi de suite.

Mon livre *Les Vies de Maria* fut publié. Il se composait de trois parties, la première comportait une petite allusion tout à fait anodine à un certain Stanisław Sojczyński.

J'ai reçu une lettre. Une inconnue m'écrivait à propos de ce dernier: « Il est resté dans le maquis après la guerre, il tuait des communistes, il a été condamné à mort. » C'est le père de cette femme, un procureur au tribunal militaire, qui avait demandé la peine capitale pour Sojczyński.

Le jour même, un appel de Paweł Różewicz. Sojczyński était le commandant de son oncle, le poète Tadeusz Różewicz, dans un détachement de l'armée de l'Intérieur. « Mon oncle, me disait Paweł, vouait une adoration sans borne à son commandant. »

Le matin, la peine de mort; le soir, une adoration sans borne... Je devais absolument me renseigner sur ce Sojczyński.

Lequel avait un agent de liaison, une certaine Halina...

Laquelle, une fois en détention, voulut être défendue par un avocat privé...

Lequel avait une nièce...

Laquelle avait une amie...

Ainsi, j'ai ajouté une partie supplémentaire, la quatrième. Mon livre était terminé, mais entre-temps j'avais appris l'existence des deux Władysław Sokół, et de leur double vie...

J'ai écrit une cinquième partie.

Au fond, j'aimerais que ce livre ne se termine jamais...

Peut-être que Yankiel, celui qui avait séduit la femme de Mrugał, me contactera maintenant... Ou bien son fils, tout au moins. En vérité, j'y compte beaucoup.

PREMIÈRE PARTIE

Le huitième commandement

1. LA MÈRE

Tu n'aurais pas un faux témoignage ? m'avais-tu demandé. (Tu aimais me poser ce genre de questions : Dis, tu as peut-être un communiste honnête, non ? Et un illusionniste ? Un anticommuniste, alors ?)

Cette fois-là, il s'agissait des dix commandements. Du huitième, as-tu précisé. Tu ne porteras point de faux...

En effet, j'avais quelque chose. Une histoire parfaite pour ton film.

Sur une femme et un homme, qui se tenaient au bout d'une grande table...

Non. Sur une mère, debout, face à eux, à une certaine distance, car la table était longue.

Non plus. Sur une fillette que cette mère tenait par la main...

Non, finalement, c'était sur une femme et un homme. Aimables, attentionnés, d'âge moyen. La femme portait sur ses épaules un châle à fleurs frangé, dans le style montagnard.

La table était recouverte de tissu blanc, une nappe ou un napperon.

La mère ne voulait pas s'asseoir. D'un regard inquiet, elle fixait le couple de l'autre côté de la table, mais il devenait de

plus en plus clair que ni l'homme ni la femme ne voulaient se hâter.

Vous devez savoir, entreprit la femme, que nous sommes croyants...

(La mère acquiesça de la tête. Avec compréhension et respect.)

Or il nous faudrait mentir.

Et pas n'importe où, à l'église. Devant Dieu.

Comprenez-nous...

Elle noua, puis dénoua les franges de son châle.

Comprenez-nous, madame.

Son nom de famille (un geste de la main en direction de la fillette).

Son prénom (un autre geste).

À son âge? Pourquoi si tard? Pourquoi maintenant? Et son père? Si jamais le curé nous demande pour son père, hein?

Tout est faux, absolument tout... devoir mentir ainsi à l'église...

La femme parlait de façon de plus en plus désordonnée, fébrile. Il faut nous comprendre...

Ce n'était pas la peine d'insister autant, la mère avait très bien compris. Ils étaient croyants, ils ne pouvaient pas mentir. Il n'y aurait pas de certificat de baptême.

Elle leur a dit au revoir.

Avec la fillette, elles ont descendu l'escalier.

Elles sont sorties dans la rue.

Et elles sont restées là.

Combien de temps peut-on rester planté au milieu d'une rue? Avec ces cheveux surtout, que la mère avait décolorés le matin même, soigneusement, mèche par mèche, mais dans la lumière de cette journée d'été ils paraissaient encore plus oxygénés que d'ordinaire, plus désespérément jaunes. Sans parler des yeux... Non, vraiment, c'en était trop. Viens! murmura la petite. Allez, viens, maman!

Alors, cela te convient?

Bien sûr, m'as-tu répondu, réjoui. Mais... (Tu as suspendu la voix, ôté tes lunettes et saisi une cigarette.)

Mais quoi?

Il devait y avoir autre chose.

Ah bon? Et quoi donc?

Je ne sais pas.

Il n'y avait rien.

Tu n'en démordais pas: Si, il y avait sûrement autre chose, c'est juste que nous l'ignorons.

Avec ton scénariste, vous avez donc ajouté la Gestapo. À tout hasard. Et aussi la Résistance – ainsi l'homme faisait-il partie des forces armées clandestines. Les gens qui devaient accueillir la petite avec son certificat de baptême – un tailleur et son épouse – travaillaient pour la Gestapo, ce qui aurait mis en danger non seulement les parrains, mais toute l'organisation. (L'information s'était révélée fausse, le tailleur n'était pas un collabo. Mais on l'avait appris trop tard.)

Pour vous, tout était clair.

Vous avez écrit votre scénario.

Hormis la Gestapo, vous y avez ajouté un homme, c'est lui qui devait tenir la fillette par la main. La mère, il n'en était plus question. Avec ton scénariste, vous avez décidé de situer la scène en soirée. « Une soirée maussade, la fillette est transie. »

Non, ce n'était pas le soir, mais en plein jour. Il y avait des tramways, des rickshaws, de nombreux passants dans la rue – et ces cheveux d'un jaune oxygéné.

Personne n'avait bu de thé non plus, mais peu importe, tu voulais du thé, soit. Tu as disposé des tasses sur une table. (De la porcelaine, as-tu précisé, même si elles sont toutes différentes.) « Vas-y, bois! » disait la femme à la fillette dans ton film.

Une fois de plus, on passe le *Décalogue* à la télévision, le huit précisément. À une heure de grande écoute, juste après la retransmission d'un concert sur une plage de Rio.

Et une fois de plus, je m'étonne. Dieu? Non, tu n'y avais pas cru une seconde. La fillette, si. Je le sais, je connaissais plutôt bien cette petite.

2. PARRAIN ET MARRAINE

Lis à voix haute!

Quid petis ab eccl... ecclesia... Ça, c'est pour le curé. Nous, on répond: « la foi ». En polonais.

Quoi, la foi?

C'est ce qu'elle demande. Le curé posera la question: que demande-t-elle à l'Église de Dieu?

Qui ça?

Eh bien, elle. C'est elle qui va recevoir le baptême, non? *Fides quid tibi præstat?* Ça, c'est le curé. Que te procure la foi?

Et qu'est-ce qu'elle procure, la foi?

La vie éternelle. Là, c'est à nous.

Mais le curé, lui, ne s'adresse qu'à elle, n'est-ce pas?

Oui, puisque c'est elle qui sera baptisée.

Alors, elle n'a qu'à répondre elle-même.

Elle ne peut pas. Jusqu'à l'âge de sept ans, c'est au parrain et à la marraine de répondre, comme pour un bébé. Et si jamais ses parents décèdent, c'est à eux aussi...

Quoi, à eux aussi?

De prendre soin d'elle, de l'éduquer, et tout le reste... Le curé l'a dit.

Et si on lisait plutôt la feuille?

Le curé a précisé: de mémoire. Mais le sacristain te soufflera, si jamais tu oublies.

Parce qu'il y aura aussi un sacristain?

C'est obligé. Ensuite, on demandera à la petite pour Satan. Rejettes-tu Satan? Oui, je le rejette. Répète.

Je le rejette.

Et tout ce qui conduit au mal?

Je le rejette.

Puis il la baptise. Il nous remet un cierge et...

Attends. Il est comment?

Qui?

Le sacristain. A-t-il posé des questions?

Il a demandé pourquoi si tard. C'est maintenant que vous la baptisez? s'est-il étonné. Je lui ai expliqué que le père était un impie. Et le grand-père aussi? a-t-il insisté. La mère et la grand-mère auraient très bien pu s'occuper du baptême de la gamine, non?

Il a demandé ça, vraiment?

Oui. Et l'organiste aussi. Au sujet de la mère. Il l'inscrira au registre paroissial. Il se vante d'avoir appris la calligraphie... Dis, tu m'écoutes? On prend donc le cierge et le curé nous dit: *C'est à vous que cette lumière est confiée. Veillez à l'entretenir pour*

que cet enfant avance dans la vie en enfant de lumière et persévère dans la foi. Ainsi, quand viendra le Seigneur, il pourra aller à sa rencontre... Que c'est beau! Si nous avions des enfants, nous leur organiserions de jolis baptêmes... Pourquoi tu ne dis rien?

Je réfléchis.

À quoi?

À ses parents... Le père est mort, et la mère, elle risque à tout moment de... Alors, cette petite resterait avec nous pour toujours?

Pour toujours. Le curé l'a bien expliqué.

Pourquoi tu ne dis rien?

Nous allons la baptiser à la sacristie, devant la croix. Cette grande croix qui monte jusqu'au plafond, avec le Crucifié dessus, si expressif. J'ai contemplé son visage. Ses pieds. Peut-on mentir ainsi devant Lui? Du reste, la petite ne demande pas la foi à l'église, elle n'y croit même pas, elle ne prononce pas même son vrai prénom. Est-ce que tu sais au moins comment elle s'appelle?

Cela aurait pu se passer ainsi.

Ils auraient pu tenir cette conversation dans ton film. Il suffisait d'ajouter quelques petits détails en rapport avec l'Occupation. Une lumière blafarde, une lampe à acétylène, une tranche de pain avec du sel et un filet d'huile, des fenêtres occultées... Ton scénographe sait très bien faire tout cela.

Tant pis, il n'y aura pas un second film.

3. MAREK (LE GÉNÉRAL)

Elle (la gamine) était restée chez eux pendant plusieurs jours, une petite dizaine peut-être. Elle se réveillait la nuit, ne savait plus où elle se trouvait ni comment aller aux toilettes. Une grande fille, et elle fait toujours pipi au lit? s'étonnait chaque matin la maîtresse de maison. Autrement, tout se passait plutôt bien. L'armoire avait un trou et elle était adossée à une petite niche où l'on pouvait aisément se tenir assis. La fillette s'y précipitait dès que les propriétaires avaient des invités. Un jour, un homme entra. Il n'avait pas frappé. Il avait peut-être la clef, ou les propriétaires avaient oublié de

verrouiller la porte derrière eux. Non, il devait avoir la clef. Il l'aperçut tout de suite. La main sur la clenche, sans même avoir retiré son manteau, il la fixait du regard. Puis il referma la porte et sourit.

Bonjour, dit-il.

Elle se taisait.

Bonjour, répéta-t-il, je m'appelle Marek¹...

Elle se leva.

Passa à côté de l'homme et...

C'est à peine croyable! Elle, qui n'avait jamais pleuré dans sa cachette, ni même éternué... elle, une gamine dégourdie, de six ans... Eh bien, qu'est-ce qu'elle a fait? Elle est entrée dans l'armoire!

Devant un inconnu.

En cherchant désespérément un passage au milieu de vêtements suspendus! Non, elle n'avait pas peur. Elle était juste vexée. Furieuse, même. Se comporter ainsi devant un étranger! Quelle idiote! Non seulement elle se laissait surprendre, mais tout ce qu'elle trouvait de mieux à faire, c'était de se cacher. Et lui, que penserait-il d'elle? Qu'elle était bête, bien sûr. Elle se mit à pleurer de honte et de colère. Ses sanglots s'entendaient depuis l'intérieur de l'armoire, résonnaient de sous les manteaux qui avaient glissé de leurs cintres...

Calme-toi, dit Marek en la dégageant de cet amas de vêtements. Calme-toi, fillette.

Ses nouveaux hôtes exigèrent un certificat de baptême. Le couple qui l'hébergeait (J.S. et son épouse) accepta d'être le parrain et la marraine. La suite, tu la connais: un homme et une femme se tiennent devant une table recouverte de tissu blanc...

4. ***

Non, ce n'est pas dans l'ordre, je le sais bien.

Il faudrait commencer par: «Je suis Marek.»

Puis la conversation sur le baptême.

1. Marian Spychalski, militaire et homme d'État polonais. (N.d.T.)

Et ensuite seulement: «Tu n'aurais pas quelque chose sur un faux témoignage?»

Mais pourquoi faut-il que ça soit dans l'ordre?

Alors, tu n'as qu'à le déplacer.

5. KRZYSZTOF W.¹

...à propos du parrain.

Qu'il était trouillard.

(Non, il ne l'était pas.)

Comment ça? Il avait peur de Dieu, non?

(De Dieu? Oui, peut-être bien...)

Je me demande, d'ailleurs, à quel moment il a eu le plus peur: en acceptant de mentir et de devenir parrain, ou en se rétractant?

Il était peut-être terrifié, simplement, à l'idée de ne plus pouvoir se débarrasser d'elle?

(De cette gamine aux cheveux noirs, avec ses grands yeux effrayés qui louchaient légèrement...)

Eh bien oui! Dès qu'on touche à une affaire juive, on n'en sort pas indemne. Aussitôt les ennuis commencent. Un malheur s'abat sur votre famille. Bref, on peut s'attendre à tout. Dès qu'on y touche...

C'est ce que prétend ton confrère, un metteur en scène célèbre, qui porte le même prénom que toi.

6. J.S., LE PARRAIN

Tu avais raison. Il y a bien eu autre chose.

La Résistance, a-t-on appris. Pots thermiques, actions de sabotage et missions spéciales. Non, il ne s'agissait plus de l'armée de l'Intérieur, mais des communistes.

Pots thermiques? C'est ainsi qu'on appelait les charges explosives à retardement. On les plaçait dans des trains militaires allemands qui allaient sur le front. Quant aux missions spéciales, je n'en sais pas grand-chose. J.S. y avait fait allusion

1. Krzysztof Warlikowski, metteur en scène. (N.d.T.)

après la guerre, lorsqu'il tentait d'obtenir le statut d'ancien combattant. Qu'on lui a accordé. Il faut dire qu'il avait d'excellentes références: une lettre manuscrite de Marek, général de brigade, l'un des commandants en chef de l'armée polonaise. *Je connais bien J.S., il est entièrement dévoué à notre cause, écrivait le général. Il peut nous être très utile dans la milice ou dans les services de renseignement sur les territoires recouverts, à l'ouest du pays.*

7. ***

En effet, J.S. avait rendu de bons et loyaux services sur les territoires récupérés par la Pologne après la guerre. Exactement comme l'avait suggéré le général de brigade. (Marek était son nom de résistant.)

8. J.S., SUITE

Tout d'abord, il prêta serment: il accomplirait ses devoirs avec ardeur, exécuterait les ordres avec précision, garderait toujours le secret, se comporterait avec honneur et probité, ayant à cœur la justice sociale. (Tout était écrit sur une feuille, J.S. n'avait qu'à signer.)

Il reçut ensuite son équipement: deux uniformes d'officier (l'un en cheviotte et l'autre en gabardine), une paire de souliers en cuir tanné au chrome et une autre en cuir de Russie, une ceinture en toile de chanvre et un porte-documents en vachette. On ne lui avait pas fourni de chaussettes russes, ni pour l'été ni pour l'hiver. À la rubrique « chaussettes », il était écrit: *insigne aigle, une pièce.*

J.S. fut chargé du secteur allemand, avec une population composée d'Allemands et d'autochtones. Il expulsait les premiers et surveillait les seconds, pour les empêcher de céder aux instigations de l'ennemi. Il lui arrivait d'interroger les membres de la résistance anticomuniste. Comme cette militante de l'armée de l'Intérieur à qui il confia: « Même si j'ai un aigle sans couronne sur ma casquette, j'ai gardé le vrai. Le temps viendra où je le porterai de nouveau. » Sur ce, il ouvrit un tiroir pour en sortir un petit aigle couronné.

La jeune femme était prête à collaborer avec la police politique, mais J.S. l'en dissuada gentiment: «Laisse tomber, il suffit que l'un d'entre nous fasse ce travail.» Ces propos figurent dans un rapport secret établi par un agent spécial, se présentant sous le nom de code S-10.

J.S. a été arrêté sept ans plus tard.

Après avoir fait la connaissance d'Eryk von Z., dont il s'occupait dans le secteur allemand.

9. LE COMTE

Eryk von Z. était un comte allemand et un artiste peintre. Il habitait dans une petite ville balnéaire. Il approchait la soixantaine. Il était grand, mince, parlait peu, fumait beaucoup et faisait de longues promenades sur la plage avec ses chiens, tout en contemplant la mer.

Il aimait peindre le soleil – les levers et les couchers –, mais aussi les vagues de printemps, les tempêtes d'automne, les marées, les dunes, les plages de galets... Il a peint Jésus marchant sur les flots et le maréchal Rola-Żymierski. Le maréchal, lui, n'était pas entouré de vagues et mesurait cinquante centimètres sur trente-six. Lénine, Staline et Bierut¹ étaient un peu plus grands: soixante-quatorze centimètres sur cinquante.

Dans le registre des œuvres d'Eryk von Z., à côté de Lénine, Staline et Bierut, on peut lire: commande du ministère de la Sécurité publique.

C'est donc J.S. qui commandait ces portraits. Il faut croire qu'il payait bien et que l'artiste avait de quoi s'acheter de la peinture. La somme n'était peut-être pas suffisante pour se payer aussi de l'alcool, mais J.S. apportait toujours une bouteille.

Il venait souvent chez le comte, d'ordinaire dans la soirée.

Ils buvaient un coup. Discutaient. Se taisaient un moment. Remplissaient un autre verre...

1. Bolesław Bierut (1892-1956), homme d'État polonais. L'un des fondateurs, puis dirigeant suprême de la République populaire de Pologne, il a accumulé les fonctions. Il fut surnommé «le petit Staline». (*N.d.T.*)

De quoi pouvaient bien parler un comte allemand avec un officier polonais, membre de la police politique? Des actions de sabotage? Des missions spéciales? Von Z. souffrait d'asthme et était trop vieux pour faire la guerre. Il avait creusé des fosses dans un camp, paraît-il. Lors d'une conversation, il aurait très bien pu mentionner son cousin germain, Joachim von Z., surnommé Jochi. Lui aussi était un comte, mais assez progressiste, et il fréquentait des activistes de gauche, comme Jesenská, par exemple.

Qui? aurait alors demandé J.S.

Milena, l'amie de Kafka.

L'amie de qui? aurait insisté J.S., car il n'avait jamais entendu parler de Kafka, ni à l'école de Nakło ni durant ses cours d'apprentissage de boulangerie-pâtisserie.

Le cousin Jochi a aidé des juifs, expliqua von Z., déviant ainsi la conversation vers un sujet plus familier pour son interlocuteur. Après l'annexion de la Tchécoslovaquie par Hitler, Jochi les faisait passer en Pologne.

Cette allusion à propos des juifs rappela peut-être un souvenir à J.S. Il aurait très bien pu dire: «Moi aussi...» Ou: «Chez nous aussi...», ou bien: «Cela me fait penser à une histoire...»

Non, il ne dit rien. Pourquoi embêter le comte avec un baptême qui, de toute façon, n'avait pas eu lieu? Le comte avait déjà assez de problèmes. Il avait peur d'être expulsé. Peur de se voir refuser la naturalisation, ou même une simple autorisation de séjour. Peur d'être séparé de sa fille Gizela, qui ne pourrait alors plus lui rendre visite. Peur que son parabellum lui soit confisqué. Mais sa plus grande peur, c'était d'être éloigné de la mer.

J.S. réussit à tout arranger.

Le comte resta en Pologne.

Gizela était venue d'Allemagne. Infirmière de métier, elle trouva facilement du travail. J.S. la recommanda au directeur d'un hôpital.

Le seul problème, c'était le parabellum... Le comte l'avait caché. Et J.S. avait omis de le signaler. De plus, il y avait toutes ces discussions, soir après soir... L'agent S-10 n'avait pas l'ombre d'un doute: le comte allemand et l'officier polonais faisaient partie d'un réseau d'espionnage.



Ceuvres d'Eryk von Zedtwitz, archives de Julianna Rogowska

sa plus grande peur, c'était d'être éloigné de la mer

J.S. fut arrêté.

Il laissa au dépôt sa carte du Parti, la photographie de son épouse (une femme menue aux cheveux châtons, que les maquilleuses d'aujourd'hui auraient transformée en une véritable beauté) et un petit calendrier de l'année 1952. C'était d'ailleurs une très mauvaise année pour les amis de J.S., ses anciens camarades du maquis communiste. Par chance, le procureur écarta toute intention de nuire. « Un vieillard a dissimulé un parabellum d'avant-guerre, craignant l'Armée rouge, déclara-t-il, et, quant à l'espionnage, nous n'avons rien trouvé qui puisse corroborer... »

J.S. reprit donc sa carte du Parti, la photo et le petit calendrier, puis il alla se présenter devant son commandant. Hélas ! Car, s'il n'était pas un espion, il s'était montré d'une inadmissible incompétence.

Cette fois-ci, il lui fallut tout rendre. Absolument tout. Les deux uniformes militaires, la ceinture en toile de chanvre, la serviette en cuir et l'insigne avec le petit aigle (une pièce). Il dut aussi jurer de garder le secret. De ne rien divulguer sous aucun prétexte, en aucune circonstance. Tout était écrit sur une feuille, il n'avait qu'à signer.

Ainsi se termina la mission confiée à J.S. par le général Marek.

10. MAREK, SUITE

Le mois de mai était d'une incroyable douceur, les forsythias et les lilas fleurissaient. J.S. travaillait désormais dans le civil, sa femme se réjouissait : Enfin, tu as du temps ! Au cinéma, on projetait *Le Dit de la terre sibérienne*. Ils ont acheté les billets, l'épouse de J.S. portait une robe d'été. Les lumières se sont éteintes et les actualités ont commencé.

Ils ont vu une salle d'audience. La voix du commentateur expliquait qu'un procès de généraux se tenait actuellement à Varsovie ; un témoin allait prendre la parole devant le tribunal, le général...

Marek arriva à la barre. Amaigri, triste... La peur dans le regard, il se mit à parler de la trahison. *Nous avons trahi*, répéta-t-il.

Qui a trahi ? demanda la femme de J.S., interloquée.

Chut ! murmura son mari.

Le complot a été ourdi dans nos propres rangs... poursuivait Marek.

Quoi, mais quel complot ? voulait savoir la femme de J.S.

Tais-toi, je t'en prie.

Le témoin a reconnu la totalité de l'acte d'accusation, précisa le commentateur.

Oh, mon Dieu ! bredouilla la femme.

Le film commença. Sur l'écran apparut Vladimir Droujnikov, l'acteur dont étaient amoureuses toutes les employées du ministère de la Sécurité publique.

(Rejettes-tu... C'était comment, déjà ? a demandé J.S.)

Il faisait nuit, ils rentraient du cinéma après la projection du film *Le Dit de la terre sibérienne*.

Sa femme n'a pas compris.

Le truc avec Satan... Rejettes-tu...

Ah... rejettes-tu l'esprit du mal. Pourquoi tu me demandes ça ?

Et ensuite ?

Et tout ce qui conduit au vice... Mais pourquoi ? Pourquoi tu ris ?

Il riait de plus en plus fort.

Une trahison... Je rejette.

Un complot... Je rejette.

Arrête ! s'écria sa femme, apeurée, mais les rues désertes baignaient dans l'obscurité.)

11. MAREK, SUITE

Une unité spéciale avait été mise en place. Son objectif : sécurisation du « sujet M. ». Bien entendu, il s'agissait du général.

Le ministère de la Sécurité publique nomma un capitaine à la tête de ce dispositif. Il était secondé par deux autres officiers et avait à son service dix agents en civil, deux chauffeurs, une femme de ménage et un concierge. Le capitaine bénéficiait d'une voiture de fonction, une Citroën traction avant, moteur six cylindres.

Le concierge observait la maison du général. La femme de ménage faisait la cuisine pour toute la famille, écoutait aux portes et notait le contenu des conversations. Les officiers

veillaient à ce que le sujet M. ne s'évade pas à l'étranger ; à la moindre tentative de fuite, ils devaient intervenir, mais sans faire usage d'une arme à feu.

Dans le civil, le général avait repris son ancien métier d'architecte et il travaillait désormais dans un bureau d'études. Un jour, un officier l'attendait à son travail. Ils se connaissaient. Le général lui tendit la main ; l'officier la serra, mais ne la relâcha plus.

M. fut incarcéré, il passa six ans derrière les barreaux. Il subit des interrogatoires quotidiens. On l'accusa d'avoir ourdi un complot, de mener une activité d'espionnage, de préparer un renversement du régime pour s'emparer du pouvoir. Il reconnut immédiatement les faits. «Oui, je me suis laissé embrigader par l'ennemi et je n'ai pas su m'y soustraire, déclara-t-il. Des actes de diversion et de sabotage ont eu lieu à cause de notre apathie et d'un relâchement de notre vigilance révolutionnaire...»

À l'une de ses amies de la Résistance, la police avait fait croire que le général voulait la tuer. Elle y a cru. Quel salaud, mais pourquoi ? se demandait-elle. Parce que c'était un agent. Un agent ? Mais quel agent ? Elle fut appelée comme témoin à son procès. Auparavant, un responsable de la Sécurité publique lui avait fourni des consignes sur la façon de se comporter. «Ne hausse jamais la voix, camarade, ce serait mal venu... Mais ne baisse pas trop la tête non plus, il faut garder sa fierté... Ne parle pas trop fort, de façon trop fluide... Pas trop bas non plus, pour ne pas donner l'impression que tu es abattue... Et surtout évite le pathos, camarade. Tu dois répondre aux questions d'une voix calme et impassible...»

Le général avait très à cœur d'aider ses juges. «Je dirai tout, je vous le jure, affirma-t-il à l'audience, tout ce dont je me souviens, et si jamais j'oublie un détail, soufflez-le-moi, s'il vous plaît, je reconnâtrai les faits, car je veux continuer à servir notre Parti...» Il désirait ardemment dénoncer ses erreurs ; cela exigeait une maturité citoyenne qu'il n'avait pas encore acquise, mais il était conscient de son égarement, et ses fautes pourraient servir le Parti, l'aider à s'armer et à consolider ses forces.

Sa cellule était froide et humide, une ampoule y restait allumée jour et nuit.

Le matin, on lui servait un bol de chicorée et une tranche de pain ; le midi, une soupe trop claire. Il ne recevait pas de